

adversité's le châtement dont il punit leurs vices. Autun e'tat florissant n'est de'chu, qu'après avoir abandonné les institutions qui l'avoient fait fleurir; aucun état n'est devenu heureux qu'en réparant ses fautes, et corrigeant ses abus. La fortune n'est rien, la sagesse est tout; et ces grands événemens rapportés dans l'histoire ancienne et moderne, et qui nous effraient, seront autant de leçons salutaires si nous savons en profiter. Appliquez-vous dans vos études, Monseigneur, à démêler avec soin les causes du peu de prospérité, et des malheurs infinis que les hommes ont éprouvés, et vous connoîtrez sûrement la route que vous devez prendre pour devenir le père de vos sujets, et le bienfaiteur des générations suivantes. La connoissance du passé levera le voile qui vous cache l'avenir. Vous verrez par quelles institutions les peuples inquiets qui déchirent aujourd'hui l'Europe, peuvent encore se rendre heureux. Vous connoîtrez le sort que chaque nation doit attendre de ses mœurs, de ses lois, de son gouvernement.

Il n'y a point d'histoire ainsi médiocre, qui ne vous instruisse de quelque vérité fondamentale, et ne nous préserve des préjugés de notre politique moderne qui cherche le bonheur où il n'est pas. Les rois de Babylone, d'Assyrie, d'Egypte et de Perse, ces monarques si puissans sembleront vous crier de dessous leurs ruines, que la vaste étendue des provinces, le nombre des esclaves; les richesses, le faste et l'orgueil du pouvoir arbitraire hâtent la décadence des empires. La Phénicie, Tyr et Carthage vous annoncent tristement que le commerce, l'avarice, les arts et l'industrie ne donnent qu'une prospérité passagère, et que les richesses accumulées avec peine trouvent toujours des ravisseurs, parce qu'elles excitent la cupidité des étrangers. Rome vous dira, Monseigneur, apprenez par mon exemple tout ce que la vertu produit de force

et de grandeur: elle m'a donné l'empire du monde. Mais, ajoutera-t-elle, en me voyant déchirée par mes propres citoyens, et la proie de quelques nations barbares qui n'avoient que du courage, apprenez à redouter l'injustice, la mollesse, l'avarice et l'ambition. *Mably.*

The Abbé Delille has been said by one of the most extraordinary writers of the present day to be the last of the French Classic authors. He is an honour to the French name, and to the English nation, amongst whom he finds a refuge from the degrading Friendship of the New French School, and an honourable patronage, which the upstart Great of France cannot give.* Mr. Delille has lately finished a translation of the *Æneid*; some fragments of a Poem on the imagination have already been published, and he is now engaged in a translation of "*Paradise lost*" at the desire of the London Bookfellers, who have offered him a thousand Guineas for the Copy right.

The following extracts from his Translation of the "*Prologue to the Satires*," will shew his abilities for translating English verse. Of the Poetical talents of Mr. Delille, the translation of the *Georgics*, "*Les Jardins*" and "*L'Homme des Champs*" are sufficient testimonies.

"FERME la porte Jean, et qu'on me barricade,
Qu'on mette les verroux; dis que je suis malade,
Dis que je suis mourant, dis que je ne suis plus.
Dieux! quels flots de rimeurs, près d'ici repandus!
Mon œil épouvanté, croit voir sur cette place
Tout l'hôpital des fous, ou bien tout le Parnasse.

* Mr. Delille was elected, against his will, a Member of the National Institute, of which Bonaparte the General and Bonaparte the Consul was, and is, a Member, and in which the Hon. C. J. Fox is Professor of *Morality*. Delille was carressed and praised by the whole body, to which his name, together with the names of some others of the old academy gave some lustre; but no sooner did an opportunity offer, then he fled from the filthy embraces of revolutionary *Savans & Philosophers* to take refuge in London,